

# L'ERREUR FONDAMENTALE DE VATICAN II

- Articles servant à montrer la corruption sémantique  
dans les textes officiels -

## Préface de la Rédaction

Chers Lecteurs,

Nous avons trouvé un écho considérable lorsque nous vous avons demandé de participer à la recherche du principe central permettant d'expliquer les directives et les 'réformes' issues de Vatican II. D'une part la Rédaction a reçu des appels téléphoniques, d'autre part des textes de personnes prenant position au sujet de cette problématique - même de la part de lecteurs qui ne partagent pas la position d'un sédévacantisme logique qui est la nôtre - mais comme nous, ils souffrent de la situation de l'Eglise ou plutôt de la désolation actuelle. Ces fidèles aussi sont d'avis que la lutte contre les vastes changements - l'on devrait dire plutôt la falsification de la Foi,- ne pourra être menée qu'à partir de la vérité centrale niée par l'hérésie fondamentale de la réforme conciliaire.

Les opinions proposées dans les différents textes qui suivent, se ressemblent toutes ou éclairent au moins certains aspects de l'hérésie fondamentale supposée. Voilà qui est tout de même significatif.

Plus loin nous publions quelques-unes des prises de position qui nous ont été adressées ; je ferai suivre ma propre opinion comme je l'ai annoncé par ailleurs.

Par la question posée de trouver l'hérésie fondamentale de Vatican II nous envisageons de recruter de nouveaux acteurs dans la résistance aux réformes conciliaires et d'amener les anciens à concentrer leurs efforts sur une tâche unique. Or, il est extrêmement difficile d'y suffire, parce que les partisans des réformes ont rarement exprimé leurs idées nouvelles sous la forme d'hérésies directes et mani-festes. Pour propager leurs idées ils ont eu recours à une monstrueuse corruption sémantique qui consiste à conserver les mots mais d'en changer le sens.

Il est nécessaire de ranger d'une manière nouvelle les « bataillons » parce que le « front » initial a échoué dans le combat qui visait la restitution ou la réédification de l'Eglise- du moins pour ce qui est de l'Europe. Et pourtant ce front se donnait comme sédévacantiste et prétendait sauvegarder la foi. En réalité ce front s'est révélé être tout simplement conservateur de propriétés traditionalistes reçues par héritage, incapables de mener un combat spirituel parce que celui-ci suppose un renouveau de spiri-tualité ; ils sont incapables de générer une vie spirituelle parce qu'ils cherchaient sans cesse leur satisfaction dans un sectarisme croissant, à tendance catholique ; notons que le révérend P. Gross, maintenant défunt, appartenait à cette catégorie.

La Declarado de Son Excellence Mgr. Ngô-dinh-Thuc contenant le mandat clair de la réédification de l'Eglise n' a pas été accueilli dans ces milieux-là. La constatation de la vacance du Siègne apostolique a été mal accueillie en Europe ; et même, elle fut prise pour un harcèlement.

L'on s'efforce, en luttant contre l'hérésie principale, de créer au moins la base théologique à partir de laquelle la situation ecclésiastique pourrait à nouveau être clarifiée.

Je peux expliquer bien simplement ce qui m'a induit personnellement à changer de tactique : d'une part c'est à cause du fait que le traditionalisme est en train de sombrer dans une espèce de sectarisme qui confond foi vivante et traditionalisme, d'autre part parce que l'intérêt spirituel qui s'efforce de combattre le processus d'influence dorénavant désastreuse, même dans la société, au-delà des frontières du domaine ecclésiastique et religieux, est en train de grandir. D'un côté comme de l'autre, donc aussi dans les milieux réformateurs mais conservateurs( !) l'on a compris que les causes des déviations doivent être combattues là où elles ont commencé : c'est-à-dire à partir de la falsification du commandement que le Christ a transmis à son Eglise, car il veut que tous les hommes soient sauvés.

Nous pouvons illustrer par un exemple ce changement de situation : Entre-temps un certain nombre de fidèles collaborent à la rédaction d'EINSICHT alors qu'ils ne partagent nullement notre position, mais qui estiment que nos efforts de nous occuper de l'ensemble de la vie spirituelle et intellectuelle méritent toute leur attention et qui, pour cette raison, y apportent leur soutien.

Eberhard Heller.

# A LA RECHERCHE DE L'ERREUR FONDAMENTALE DE VATICAN II

Dr. jur. Ferdinand Ohnheiser, Ministerialrat a. D. (Conseiller ministériel retraité)

27/07/2003

Cher Monsieur Heller,

Dans une communication de la rédaction en date du 25 juin 2003 vous avez posé, à juste titre, la question de savoir, quel est le principe d'unité qui se trouve à la base des déviations conciliaires et des falsifications dogmatiques, et quelle est la vérité centrale de la foi qui est reniée par l'église conciliaire. J'ignore s'il existe un texte qui a tenté d'y répondre, mais je voudrais bien dégager un principe d'unité à partir des changements qui se sont fait jour depuis Vatican II, les communications doctrinales et les affirmations d'évêques, de curés et de laïcs catholiques qui sont au service de l'église conciliaire et des activités nombreuses qui s'en sont suivis. C'est la création d'une superstructure en vue d'une religion unique. Cette superstructure repose sur la thèse que Dieu comme auteur de la création et de la révélation est le même pour toutes les religions et pour toutes les idéologies, interprété différemment, qui diffuse des « rayons de vérité » procurant ainsi le salut aux hommes qui cherchent Dieu. Pour cette raison l'unité dans la diversité est voulue par Dieu, toutefois, jusqu'à présent, elle n'est pas clairement reconnaissable dans l'évangile. C'est Vatican II qui nous a transmis cette connaissance par la puissance du Saint-Esprit, dans l'Eglise catholique, comme « complément » de la Révélation chrétienne.

Le principe d'unité n'a pu être posé qu'au moment où l'on s'est rendu compte qu'on a touché à la vérité centrale de la Foi en relativisant les paroles de Jésus-Christ « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ». Il est vrai que Vatican II dit, dans la déclaration sur la liberté religieuse (n°1), que « la seule vraie religion est réalisée, comme nous le croyons, dans l'Eglise catholique et apostolique et qui a été mandatée par Notre-Seigneur Jésus-Christ de la propager parmi les hommes. Mais cette affirmation, dans les déclarations de Vatican II au sujet des rapports de l'Eglise avec les religions non-chrétiennes « Nostra aetate » est expliquée au moyen du concept de « rayon de la vérité » (NA 3) que la vérité n'existe pas « en tant que telle ou pas du tout », mais qu'elle existe par degrés « parce que le seul et unique Dieu est Créateur qui s'est fait connaître par la révélation. Il est vrai qu'on enseigne que la plénitude de la vérité se trouve dans l'Eglise catholique, mais cette « plénitude de vérité » consiste à reconnaître les »rayons de la vérité « dans d'autres religions. Si la vérité « n'existe jamais en son entier », Jésus Christ alors n'est pas toute la vérité ; par conséquent les paroles de Jésus « celui qui croit sera sauvé et celui qui ne croit pas sera condamné » doivent être comprises de la manière suivante : celui qui croit est quelqu'un qui cherche Dieu d'un cœur sincère, il sera sauvé. Il faut compter parmi eux ceux qui pratiquent l'idolâtrie ou suivent e. a. les religions naturelles qu'en toute logique le pape actuel tient en estime. Les adeptes du concile qui bénissent le Dieu très miséricordieux feraient bien de penser que, si Jésus-Christ avait proclamé une telle doctrine, il n'aurait jamais subi la mort sur la croix et que les apôtres, en reconnaissant les « rayons de vérité » dans les autres religions, auraient reconnu celles-ci à cause des « rayons de vérité » et ils auraient pu éviter d'être mis à mort. Les théologiens conciliaires répondent à cette objection que c'est une vision anachronique des choses, parce que, selon eux, à l'époque du Christ Dieu a tenu compte des circonstances historiques et culturelles. Non. Cette affirmation méconnaît totalement qu'à l'époque du Christ, Rome tolérait d'autres opinions religieuses à moins que celles-ci n'eussent mis sérieusement en péril le pouvoir de l'Empire Romain ; or Jésus n'a jamais agi de la sorte, ni par paroles ni par actions. Pour sa part le Sanhédrin juif réussit uniquement à persuader le gouverneur Ponce Pilate que Jésus était un péril pour Rome parce que, en Palestine, des troubles et des révoltes seraient à craindre.

Dans l'antiquité et dans la philosophie occidentale le principe de la vérité a été formulé différemment par les philosophes et les théologiens. Je dépasserais le cadre d'une lettre de lecteur que de m'en occuper in extenso. A mon avis l'on peut aisément s'en passer sachant que l'église conciliaire adopte p. e. le concept de vérité de Kierkegaard quand celui-ci considère que la vérité de la foi est une vérité personnelle subjective, en suivant les philosophes qui considèrent la vérité comme un processus qui, par principe, n'est pas achevé (Hegel, Gadamer). Ainsi donc la vérité, qui est Jésus-Christ, n'est pas prise comme la mesure suprême d'objectivité, mais comme initiation d'un processus qui est en pro-grès pour compléter la révélation et qui est vécu personnellement par les hommes, de manière différée, indépendamment de leur vision religieuse. Dans ce sens il est logique que l'église conciliaire affirme que « la vérité n'existe en sa totalité ou qu'elle n'existe pas du tout. » Si la vérité n'existe pas en sa totalité, Jésus-Christ lui-même n'est pas la vérité totale, alors que celle-ci habite avec plénitude en sa divinité. Par conséquent l'église conciliaire nie la divinité de

Jésus-Christ, parce qu'elle inter-prète ses paroles « Je suis la Vérité » comme une connaissance humaine subjective qui est le résultat d'un processus de réflexion qui s'ouvre à la recherche permanente de la vérité. A mon avis, il ne peut y avoir de doute pour le catholique fidèle qu'après Jésus-Christ il n'y a pas eu de « rayons de la vérité » envoyés à des autres, parce que cela contredit sa vérité divine et absolue. La thèse des soi-disant « semina verbi » d'avant le concile qui n'ont pas été fixés dogmatiquement, ne s'y oppose pas. En effet, par cette thèse on se limitait à exprimer un espoir de bénéficier de la miséricorde de Dieu ; toutefois Notre-Seigneur n'a jamais enseigné cela.

Les déviations qui se développent depuis Vatican II se basent exclusivement sur une herméneutique nouvelle et le changement de paradigme qui en découle reposant sur la simple subjectivité et saluant au passage le relativisme et l'indifférentisme de provenance humaine.

L'église conciliaire ne s'est pas contentée de nier la vérité objective absolue en Jésus-Christ, mais elle a commencé aussi à interpréter Dieu d'une nouvelle manière. Ainsi l'actuel cardinal Kasper pouvait se permettre d'écrire, sans être inquiet, en 1967 déjà -les papes d'après le concile l'ont toléré- : «Un Dieu qui trône comme un être immuable au-dessus du monde et de l'histoire, est une provocation pour l'homme d'aujourd'hui. Il faut le nier à cause de l'homme, parce qu'il réclame pour lui la dignité et l'honneur qui reviennent en soi à l'homme. Or, il faut se défendre contre un tel Dieu, non seulement pour l'amour des hommes, mais aussi pour l'amour de Dieu.. Car un Dieu qui se trouve simplement près de l'histoire et au-dessus d'elle répond à la vision d'un monde rigide, il est un ennemi des nouveautés, (cf Collection « Gott heute »= Dieu aujourd'hui, cit. selon le P. Schmid-berger, « Mitteilungen der Priesterbruderschaft St. Pius X. ; juillet 2003).

Au concile Vatican II et depuis, l'on a forgé une intelligence nouvelle de la vérité sur Dieu et de l'obtention du salut éternel. C'est un fait indéniable qu'il est impossible de cacher par la sémantique traditionnelle, le culte des saints, les coutumes populaires. La foi nouvelle, suite à une tradition presque bimillénaire, ne peut pas être introduite soudainement, mais à petits pas. C'est pourquoi il y a parfois des « récurrences » en direction de la Tradition, comme par exemple la lettre de Jean Paul II à propos du problème de l'admission des protestants à l'Eucharistie. Une fois de plus, il donne l'impression aux catholiques et à d'autres, en particulier aux médias entachés de libéralisme, d'être un pape trop « conservateur ». J'ai la certitude que bientôt ce bastion de la foi sera vaincu lui aussi, parce que le principe d'unité le requiert impérativement. Ainsi p. ex. si des représentants de l'Eglise catholique recommandent aux fidèles d'entrer dans les mosquées, à l'avenir l'on recommandera à des croyants d'autres religions de participer aux offices catholiques et l'on ne leur refusera pas de recevoir la communion, à condition qu'ils cherchent sincèrement Dieu. Le principe d'unité produit également ses effets chez les politiciens chrétiens p.ex. M. Stoiber, président de la CSU, ministre-président de Bavière, disait à l'occasion de sa conférence à l'Académie Evangélique le 5 juillet 2003 : « Les chrétiens, les juifs et les musulmans sont des descendants d'Abraham, parce qu'ils ont le même Dieu », alors que c'est le contraire qui est écrit dans l'Ecriture Sainte. Car Dieu dit : « Mon alliance, je l'établirai avec Isaac »(Gen. 17,21) car c'est d'Isaac que naîtra la postérité qui portera ton nom (Gen. 21, 12) » cela veut dire les descendants d'Ismaël (i.e. les musulmans) ne sont pas « fils d'Abraham ». Or, c'est un politicien chrétien qui nie qu'il y a une nouvelle alliance par rapport aux juifs. La nouvelle théologie a donc porté ses « fruits » et a avancé considérablement l'Occident chrétien vers la religion unique, en conformité avec l'échelle des valeurs mondaines occidentales; cela veut dire que la religion chrétienne sert à élever spirituellement les règles de la «déclaration des droits de l'homme».

J'ai conscience que mon analyse critique pourra être ressentie comme un soi-disant fondamentalisme, parce qu'elle s'oppose au « dogme » dominant de la fraternité universelle selon les règles de la déclaration des droits de l'homme. Mais, si l'on suit la vérité absolue du Christ, il n'y a pas lieu de reconnaître et d'estimer les autres religions. Cela ne veut pas dire qu'on ne tolérerait pas d'autres opinions religieuses, et qu'en obéissant à l'envoi en mission par le Christ on mépriserait la dignité de l'homme et sa liberté de décision. Jadis, il est vrai, cette sorte de tolérance n'a pas toujours été pratiquée.

Jusqu'à présent l'on a persuadé les gens, non sans succès, que les religions sont la cause de ce que la paix sur terre ne peut être obtenue. On ne pense pas que c'est à cause de la nature pécheresse de l'homme qu'on mette en pratique des intentions mauvaises en violant ainsi la paix. Celui qui suit les enseignements de la déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non-chrétiennes (NA, n°2,12) qui affirme que, dans beaucoup de ces religions il y a un rayon de la vérité qui illumine tout homme et que l'Eglise catholique ne refuse pas ce qui dans ces religions est vrai et saint, nie à mon avis la vérité absolue du Christ. Ce qui ne manque pas de nous éclairer c'est le fait que les papes conciliaires ne sont pas parvenus à fixer ce qui concrètement est « vrai » dans les autres religions. A mon avis cela n'est plus nécessaire parce que » l'érosion de la vérité de la foi catholique n'a pro-

gressé que trop.

On peut constater que l'Occident chrétien et la puissance mondiale américaine des USA n'accorde aucune priorité à la vérité de Jésus-Christ ni au christianisme lorsqu'on lit l'affirmation que le premier-ministre britannique Tony Blair a faite, le 17 juillet 2003, devant le congrès américain : « Nous ne luttons pas pour le christianisme, mais pour la liberté » ; mais il omet ainsi les paroles du Christ : « la vérité vous libérera. Actuellement la liberté n'est pas définie comme liberté d'un chrétien croyant, mais elle est le résultat de l'idéologie antichrétienne, du fait qu'elle contredit la vérité de Jésus-Christ. Cette « liberté-là » implique une foi qui relativise ou nie la vérité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le fait de se détourner de la vérité absolue, qui est Jésus-Christ, a comme conséquence que les affirmations de la foi ne valent que pour les membres de l'église conciliaire ; ceux qui se trouvent en dehors de l'Eglise la vérité absolue ne peut pas être imposée par incompatibilité et que le soi-disant fondamentalisme devrait être réprouvé parce qu'il est, selon eux, un obstacle à la coexistence pacifique de toutes les religions et cultures, même si la proclamation de la vérité absolue était faite sans contrainte ni violence.

A mon avis, tous les catholiques fidèles à la Tradition, qui ne suivent pas ce qu'on appelle la tradition vivante, auront à se décider quant à la question de la vérité absolue qui est Jésus-Christ, si indépendamment du fait qu'ils sont des soi-disant sédévacantistes ou qu'ils sont adeptes de communautés soumises aux papes conciliaires successifs, refusant cependant d'obéir sur certains points, si oui ou non ils reconnaissent les « papes conciliaires » comme successeurs fidèles et légitimes de St. Pierre.

Respectueusement (signé) Ohnheiser.

\*\*\*

Duisburg, le 30 juin 2003

Cher Monsieur Heller,

Votre texte de la dernière page du numéro de juin de votre périodique EINSICHT est très intéressant, tout en étant un peu surprenant dans ce sens que vous posez la question du principe de toutes les nouveautés. En même temps vous posez la question de savoir quelle est la vérité centrale que l'église conciliaire nie. Vous avez fourni vous-même le mot-clé pour la réponse à cette question : c'est l'arianisme, donc la négation de la divinité de Jésus-Christ qui saute régulièrement aux yeux depuis que les modernistes ont transformé la plus grande partie de l'Eglise catholique en église «conciliaire ». Le principe qui régit « l'église conciliaire » c'est le modernisme tel que décrit dans l'encyclique « Pascendi dominici gregis » de St. Pie X !

Veillez trouver ici des citations empruntées à cette encyclique :

« ... (les modernistes) qui se posent en rénovateurs de l'Eglise ; qui, en phalanges serrées, donnent audacieusement l'assaut à tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'œuvre de Jésus-Christ, sans respecter sa propre personne, qu'ils abaissent, par une témérité sacrilège, jusqu'à la simple et pure humanité. »

« Ces hommes-là peuvent s'étonner que Nous les rangions parmi les ennemis de l'Eglise... Nul ne s'étonnera avec quelque fondement qui, mettant leurs intentions à part, dont le jugement est réservé à Dieu voudra bien examiner leurs doctrines, et conséquemment à celles-ci, leur manière de parler et d'agir. Ennemis de l'Eglise, certes ils le sont, et à dire qu'elle n'en a pas de pires on ne s'écarte pas du vrai. »

« Certes, ce n'est plus de la vieille erreur qui dotait la nature humaine d'une espèce de droit à l'ordre surnaturel. Que cela est dépassé ! En l'homme qui est Jésus-Christ, aussi bien qu'en nous, notre sainte religion n'est autre chose qu'un fruit propre et spontané de la nature. Y a-t-il rien, en vérité, qui détruise plus radicalement l'ordre surnaturel ? »

« Ainsi est ouverte la voie à la variation substantielle des dogmes. Amoncellement infini de sophismes, où toute religion trouve son arrêt de mort.

« Rappelons tout d'abord que selon la doctrine de l'expérience, et si l'on y ajoute celle du symbolisme, toute religion, y compris les religions païennes, ont le droit d'être tenues pour vraies. »

« Tout est pesé, tout est voulu chez eux, mais à la lumière de ce principe que la foi et la science sont l'une à l'autre étrangères. Telle page de leur ouvrage pourrait être signée par un catholique ; tournez la page, vous croyez lire un rationaliste. Ecrivent-ils l'histoire : nulle mention de la divinité du Christ ;

montent-ils dans la chaire sacrée, ils là proclament hautement. »(...)

« Ils posent d'abord le principe général que, dans une religion vivante, il n'est rien qui ne soit variable, rien qui ne doive varier. D'où ils passent, à ce que l'on peut regarder comme le point capital de leur système, savoir l'évolution. Des lois de l'évolution, dogme, Eglise, culte, Livres Saints, foi même, tout est tributaire, sous peine de mort. »

« Ainsi, absolument à priori et au nom de certains principes philosophiques qu'ils affectent d'ignorer mais qui sont les bases de leur système, ils déniaient au Christ de l'histoire réelle la divinité, comme à ses actes tout caractère divin ; quant à l'homme, il n' a fait ni dit que ce qu'ils lui permettent, eux, en se reportant aux temps où il a vécu, de faire ou dire. »

« Telle est, Vénérables Frères, rapidement esquissée, la méthode apologétique des modernistes, en parfaite concordance, on le voit, avec leurs doctrines, méthodes et doctrines semées d'erreurs, faites non pour édifier, mais pour détruire ; non pour susciter des catholiques, mais pour précipiter les catholiques à l'hérésie; mortelles même à toute religion. »

« Maintenant, embrassant d'un seul regard tout le système, qui pourra s'étonner que Nous la définissions l'égoût collecteur de toutes les hérésies ? Si quelqu'un s'était donné la tâche de recueillir toutes les erreurs qui furent jamais contre la foi et d'en concentrer la substance et comme le suc en une seule, véritablement il n'eût pas mieux réussi. Ce n'est pas encore assez dire : ils ne ruinent pas seulement la religion catholique, mais, comme Nous l'avons déjà insinué, toute religion. »

« Voilà qui suffit, et surabondamment, pour montrer par combien de routes le modernisme conduit à l'anéantissement de toute religion. Le premier pas fut fait par le protestantisme, le second est fait par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme. »

(Extraits de l'encyclique : « Pascendi dominici gregis »)

Comme l'on peut voir, « Pascendi » est une mine pour tous ceux qui s'interrogent sur les motifs et les objectifs des hérésiarques de « l'église conciliaire ». Par cette encyclique et par le serment anti-moderniste publié en 1910 St. Pie a porté au modernisme un sérieux coup. Ce saint pape ne pouvait évidemment pas savoir que le modernisme triompherait à nouveau quelques décennies plus tard. (Paul VI a supprimé le serment anti-moderniste, après que les modernistes avaient investi le pouvoir). Mais peut-être l'a-t-il pressenti en considérant l'Apocalypse 13,3. On dit qu'il a mis en garde contre le retour de ce monstre, qu'il n'a pas tué, mais refoulé seulement dans la clandestinité.

Les modernistes, dont la prise du pouvoir commença par la trahison la plus grande de l'histoire de l'Eglise - je veux dire le conclave de 1958, où un groupe fort de cardinaux modernistes, parjures et violateurs de serment (car ils avaient tous prêté le serment anti-moderniste !)- ont réussi à élire un certain cardinal Roncalli, après qu'il avait promis de nommer un certain archevêque Montini comme cardinal pour qu'il puisse lui succéder. Probablement ils n'auraient à peine remporté une victoire aussi facile et presque totale, si les hommes d'Europe centrale et occidentale des années cinquante et soixante n'avaient constaté que

a) la terreur de la deuxième guerre mondiale et les privations de l'après-guerre n'étaient définitivement passées et que l'économie et la prospérité générale étaient constamment en progrès de sorte que le standard de vie tant admiré des Américains des Etats-Unis semblait réalisable dans un avenir rapproché ;

b) la science et la technique allaient prendre un essor presque incroyable (p. ex. début de la conquête de l'espace), de sorte que l'on avait l'impression que tout est faisable et que ce n'est qu'une question de temps pour arriver à des progrès encore plus sensationnels ;

c) que le communisme était bien une menace permanente, mais que, grâce à FOtan, sous la direction des Etats-Unis, cette menace semblait être limitée à la région derrière le rideau de fer.

Pour ces raisons la plupart des catholiques ressentaient comme une gêne que, par les exhortations de la Vierge de Fatima ils soient appelés à prier et à faire pénitence. Par ailleurs, qui aurait pensé aux promesses du baptême et aux vanités de Satan, si de plus en plus de voisins installaient leur antenne de télévision sur le toit et que chez eux une voiture se trouvait devant la porte ? Surtout qu'il était connu que les curés et les vicaires possédaient déjà ces objets que beaucoup espéraient avoir aussi un jour. Oui, on était croyant, mais à la longue on ne tenait pas à vivre « derrière la lune » ! A cette époque, à peine quelqu'un était à même de se retirer de la fascination qui venait spécialement de la Télévision.( Même si ce moyen de communication sociale à l'époque, n'était pas encore aussi pervers qu'aujourd'hui, la TV était déjà nocive). Ainsi l'on était prêt à croire ce que certains prélats et théolo-giens disaient en affirmant que le monde était entré maintenant dans une ère nouvelle caractérisée par un progrès constant en tous domaines. Par conséquent, l'Eglise devait, selon eux,

se moderniser et s'adapter aux temps nouveaux, « si du moins elle voulait ne pas rater sa chance ». L'installation en masse de la « chaire de Satan » (cf Apoc. 13,14,15 !) dans les habitations des catholiques devait mener ensuite, en connexion avec les nouveautés hérétiques de « l'église conciliaire », à la ruine rapide de la foi catholique. Or, cette tragédie effroyable ne semble pas toucher les chefs de « l'église conciliaire » ...) Le but que les modernistes ont toujours poursuivi c'est-à-dire la « réconciliation de l'Eglise avec le monde moderne » a été visiblement atteint, du moins en ce qui concerne « l'église conciliaire » ; (celle-ci n'est en fait qu'une hideuse caricature de l'Eglise catholique).

Amicalement vôtre (sig.): Günter Kabath

\*\*\*

Cher Monsieur Heller,

Je suis étonné de lire dans votre dernier numéro d'EINSICHT p. 186 votre question : « quelle est la vérité centrale qui est niée par « l'église conciliaire » ? Mais, St Pie X y a déjà répondu dans son encyclique « Pascendi ». « L'église conciliaire » est la mise en œuvre du modernisme. Car, s'il ne nie en fait pas une seule vérité de la Foi, en réalité il nie la foi elle-même. Pour le modernisme la foi est une émanation qui jaillit du subconscient et par conséquent aussi les vérités » de la foi.

Pour le catholique, croire, c'est, comme St. Augustin dit, « cum assensione cogitare ». On peut également rappeler la phrase de St. Paul : « Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium ». - « La foi est la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point. » (Hébr. 11,1). L'intelligence adhère donc (adhérer) à la vérité qui s'impose de l'extérieur. Cette vision est tout à fait différente de celle des modernistes. « Si l'on exprimait dans une seule phrase, « quels sont les objectifs que les réformateurs veulent finalement atteindre », on doit dire que toutes les croyances sont indifférentes. L'abbé De Nantes répond : le MASDU (Mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle). C'est la bête de la terre dont parle l'Apocalypse.

Je vous salue in Christo Rege et Domino. Signé : Yves De Moustier, Nîmes, France

\*\*\*

## **L'ERREUR PRINCIPALE DE VATICAN II : "EXTRA ECCLESIAM SALUS EST"**

par  
**Eberhard Heller**

La question posée est la suivante: quel est le principe qui permettrait de saisir la totalité du processus des réformes de Vatican et l'évolution ultérieure (les documents correspondants inclus)? Je vous demande de regarder les textes qui suivent, non comme traitant le sujet à fond, mais comme une esquisse de réflexion et comme une collection de mots-clés.

Si l'on a suivi les événements qui ont leur origine dans les réformes pendant toutes ces années depuis 1965 - il y a presque 40 ans de cela !- un principe se dégage comme moment central de ce processus qu'on peut formuler de la manière suivante: c'est l'abandon du droit absolu de l'Eglise catholique à être à elle seule l'institution de salut. La conscience de cette qualité l'Eglise l'a toujours maintenue à travers l'histoire, pendant près de deux mille ans, malgré les obstacles- c'était d'ailleurs pour les francs-maçons le principal scandale. C'est-à-dire la révélation de Dieu est dépouillée alors de son droit propre de descendre du ciel comme vérité vivante, comme l'incarnation du bien et de la vérité absolue. L'on nie que l'Eglise est l'unique dépositaire et l'intendante légitime du dépôt de la foi. D ne s'agit donc plus ici de l'abandon de certains dogmes de foi, de certaines formes liturgiques ou de certains principes moraux, mais d'une redéfinition centrale de l'Eglise dans ses rapports avec le monde et avec d'autres religions.

C'est une trahison de Dieu, de son Incarnation - « et le Verbe s'est fait chair » (Jn 1,14) - et de l'Eglise fondée par lui. Régulièrement Jean Paul II affirme ces erreurs quand il dit : « Nous croyons en un même Dieu », en y incluant les chrétiens, les juifs et les musulmans. C'est une transgression du premier commandement de Dieu : « Tu n'auras pas d'autre dieu en ma présence ». (J'ai attiré l'attention sur le fait que cette affirmation comporte implicitement l'apostasie, car le Christ a dit : « Personne ne vient au Père si ce n'est par moi » (Jn 14,6), car celui qui n'a pas le Fils n'a pas le Père

non plus ! » (Jn 2,23) parce que moi « je suis le chemin, la vérité et la vie ».

Déjà dans le modernisme, condamné par St. Pie X dans l'encyclique « Pascendi dominici gregis », la relativité du caractère absolu des droits de la seule vraie Eglise, était programmé à l'avance. L'abandon de ces droits se manifeste de façon déterminante dans les documents de Vatican H. C'est là que s'exprime clairement l'opinion qui estime que l'Eglise n'est pas l'unique institution de salut. Voici un exemple : » »L'Eglise regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu Un, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes (Nostra aetate, art. 3). Ailleurs on dit : « Mais le destin de salut enveloppe également ceux qui recon-naissent le Créateur, en tout premier lieu les musulmans qui professent avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour (« Lumen gentium », chap. 16). Il est vrai que cette idée directrice n'a pas toujours été formulée ainsi expressis verbis, il n'en est pas moins vrai qu'elle traverse, tel un fil conducteur, toute l'évolution post-conciliaire.

L'on commença d'abandonner le droit de posséder la vraie, unique vérité révélée par Dieu et d'être l'Eglise fondée par lui et mandatée par lui, en relativisant d'abord les vérités et en essayant de les rapprocher et même de les adapter à d'autres opinions théologiques ou en les rejetant sans plus. En rétrospective, l'on peut considérer comme précurseurs « Pacem in terris » de Jean XXIII et le décret sur la liberté religieuse, qui accorde aux autres religions le droit à l'existence.

Déjà la première grande réforme liturgique en était imprégnée. La relativisation de la Foi était exprimée dans la falsification des paroles de la consécration du soi-disant NOM.. Le salut donné par Dieu est appliqué à tous par la formule « pour vous et pour tous », étant entendu que la personne individuelle n'est pas obligée de faire une démarche pour en bénéficier. Bien sûr, il faut tenir que la prédication du salut s'adresse à tous, mais que ceux-ci, dans leur ensemble, ne l'acceptent pas, voire même la rejettent. (En dernière analyse le sacrifice de la croix expiatoire et concluant la « Nouvelle Alliance » avec Dieu devient superflu, non seulement parce que l'application réelle des mérites est niée, mais en même temps la nécessité du sacrifice propitiatoire en général). C'est ainsi qu'on abandonna, en faveur de la théorie de la rédemption universelle, le principe central disant que la messe est un vrai sacrifice propitiatoire par lequel le salut peut être accordé à ceux qui y participent, mais sans que cela doive se faire nécessairement.( !) - D'où l'importance du « pro multis, c'est-à-dire pour beaucoup, qui participent au saint sacrifice et qui sont prêts à en recevoir les fruits. Selon la nouvelle conception il n'y a pas nécessité de participer au saint sacrifice du fait que tout le monde - pro omnibus- se trouve déjà en situation de salut. L'idée de sacrifice fut abandonnée en faveur d'un repas pour faire mémoire. Cette forme de culte pouvait être pratiquée par les autres et l'on disait à l'époque, par les protestants aussi. Ce n'était pas en vain que, pour la rédaction des textes du soi-disant Novus Ordo Missae, l'on fit appel à six théologiens protestants. Roger Schütz, à l'époque, prieur de la communauté de Taizé, a déclaré qu'avec le N.O.M on pouvait très bien célébrer aussi la cène protestante.

En un premier temps la théorie de la rédemption universelle trouva sa forme expressive dans la première encyclique de Jean Paul II « Redemptor hominis ». La phrase « pour vous et pour beaucoup, un grand nombre » est placée dans un contexte justificatif: c'est parce que tous les hommes sont rachetés, vous (les chrétiens), vous l'êtes également. « Pour vous et beaucoup, le grand nombre » est renversé parce que pour tous, donc aussi pour vous. Cette opinion aboutit évidemment à dispenser 'l'église' de son devoir assumé jusqu'ici, savoir pratiquer la propagande et la mission. La raison en est que les autres religions sont également des moyens (légitimes) de salut. L'on choisit de marcher 'modérément' dans la voie chrétienne du salut que l'on estime être traditionnellement la plus adaptée (culturellement). Dès lors il est possible d'écrire contre les chrétiens intransigeants fondamentalistes : « Les religions qui résistent aux revendications légitimes (de la convention mutuelle) sont condamnées à se réformer ou à disparaître ». (Voir plus loin).

La relativisation de la religion progressait sous la forme du syncrétisme et atteignit un premier sommet lors de la rencontre inter-religieuse à Assise le 27/10/1986. Ensuite d'autres rencontres semblables ont eu lieu chaque année dans une ville du monde et pour finir à Aix-la-Chapelle en septembre 2003. Tous les chefs religieux (du judaïsme, de l'islam, de l'hindouisme, du bouddhisme etc.) étaient invités, au titre de leur croyance, à participer au processus de la paix et du développement de la « civilisation de l'amour » (Jean Paul II) et à collaborer ainsi au destin de l'humanité. Qu'on réfléchisse à la grande importance accordée depuis au bouddhisme et à son représentant le Dalai Lama, qui est toujours présent à ces rencontres ! (N.b. Ce que la « civilisation de l'amour » représente concrètement, peut être déduit de la relation bien difficile de l'islam avec l'Occident chrétien. Jean Paul II « récompense » les assassins des chrétiens par des fanatiques de l'islam, en embrassant

le Coran ! Or, ce livre recommande l'assassinat des chrétiens. Tout qui est adepte de l'Islam ne peut interpréter le geste de l'embrassement du Coran que comme un geste de soumission à la puissance supérieure et comme reconnaissance de son droit absolu . On n'imagine pas scandale plus grand ! Entre-temps la sourate d'ouverture du Coran a été reprise dans le missel quotidien des fidèles officiel, moderniste (le Schott-Messbuch allemand): le jeudi de la semaine de la 12e semaine du « cycle annuel » le texte suivant est inséré : « Au nom d'Allah, doux et miséricordieux. Louange à Allah, le Seigneur des mondes, bon et miséricordieux, le Seigneur au jour du jugement. » (cité d'après UVK 33e année, n°3 Mai/Juin 2003, p. 186)

Au bout de cet abandon volontaire de la foi catholique se trouve l'indifférentisme, la liberté théologique totale et même la perte totale de l'identité catholique. En reconnaissant les autres religions comme équivalentes, de droit égal, comme également valables le christianisme devient indifférent. Le christianisme est 'exilé' pour n'être plus qu'une simple idée subjective, il est dégradé à une réalité simplement idéaliste, dépourvu de l'être objectif. Dieu n'est plus l'Etre absolu, mais simplement un moment de l'imagination du sujet ; 'Dieu' lui-même se réduit à un simple 'sentiment'. Le fait que Wojtyla ait tant de 'succès' chez les jeunes est à chercher- si mon jugement est correct- dans le fait que par ses appels au sentiment religieux, il transmet une idée diffuse de Dieu, qui n'impose pas d'obligations concrètes pour l'agir de l'homme. C'est ici qu'apparaît ce que Pie X écrivait dans l'encyclique « Pascendi dominici gregis : « Si quelqu'un s'était donné la tâche de recueillir toutes les erreurs qui furent jamais et d'en concentrer la substance et comme le suc en une seule, véritablement il n'eût pas mieux réussi. Ce n'est pas assez dire : ils ne ruinent pas seulement la religion catholique, mais, comme Nous l'avons déjà insinué, toute religion. »

C'est pourquoi il n'est pas possible de comprendre -si l'on se place à l'intérieur de leur système- lorsqu'on parle d'éléments qui divisent les protestants et les novateurs ou lorsqu'on parle « d'une pleine union ecclésiale » (sic) qui ne peut encore se faire, alors que cela fait longtemps que le fidèle du rang n'entend ni ne sait ce « qui divise ». De cette manière la revendication d'une institution unique ne serait que logique à ses yeux. Quel serait le bien fondé de l'existence de deux 'églises' ?

L'aveu d'un novateur français concernant l'abandon du droit absolu de l'Eglise révèle bien cette opinion. Le Père Claude Geffre o.p., professeur à l'Institut catholique de Paris, doyen de la faculté de théologie du Saulchoir, directeur de l'Ecole biblique de Jérusalem, écrivit le 25 janvier 2000 dans 'Le Monde' : « Lors du concile Vatican n, l'Eglise catholique découvrit et accepta qu'elle ne possède pas le monopole de la vérité, qu'il lui faut écouter le monde, qu'elle ne doit pas seulement accepter d'être enseignée par les autres traditions religieuses, mais aussi par une relecture des droits fondamentaux de la conscience de l'homme. Il faut que toutes les religions s'ouvrent à ce consensus universel. Toutes, elles sont interpellées par le fait que l'homme est conscient de ses droits et de la liberté. Celles qui résistent à ces revendications légitimes sont obligées d'opérer des réformes dans leur sein ou de disparaître tout court. Dans ce contexte, admettre d'opérer des réformes signifie que l'ouverture à l'égard des revendications de la conscience moderne de l'homme n'est pas contraire à la fidélité au contenu de la révélation. »

Les faits que nous venons de décrire comme une mise en application des idées réformatrices constituent l'abandon du mandat propre de l'Eglise qui est porteuse et gardienne de la révélation divine de la vérité du salut et dispensatrice des secours de la grâce (les sacrements). En cessant de revendiquer ses droits absolus l'Eglise abdique elle-même son autorité- la perte de l'autorité se reflète maintenant aussi dans l'opinion de la société civile à l'égard 'des églises'. Grosso modo nous ne sommes pas seuls à voir les choses ainsi, car les chrétiens qui ne sont pas encore prêts à se séparer de l'institution (de l'église conciliaire), sont d'accord avec nous. A l'opposé de l'abandon de la revendication d'être l'unique vraie Eglise et exclusive nous posons la vérité de foi centrale : Dieu s'est révélé, il a pris chair dans la deuxième personne, en Jésus-Christ, le « Verbe », il a fondé l'Eglise comme institution de salut : « extra Ecclesiam nulla salus » et par sa mort expiatrice, il a accompli l'œuvre du salut.

Nous, sédévancantistes, nous avons régulièrement affirmé cette vérité, mais sans avoir envisagé sérieusement la réédification de l'Eglise. Ce n'est pas méritoire, si certains évêques et prêtres se présentent comme clercs de l'Eglise catholique, en préférant même être taxés de « sédévancantistes », s'ils prêchent soi-disant la « vraie foi », administrent les vrais sacrements, mais sans songer à justifier la légitimité de leur engagement, une faculté qui ne peut venir que de l'Eglise. Car toutes ces activités se font sous le signe du sectarisme, ils ne veulent pas ou ils ne peuvent indiquer d'où ils tiennent leur mandat pour exercer leurs pouvoirs sacerdotaux. (N.b. je suis régulièrement surpris de constater une certaine naïveté chez les clercs jeunes face à ces questions. Us prétendent œuvrer pour l'Eglise sans se soucier de savoir où la vraie Eglise se trouve réellement ou bien de quelle manière l'on pourrait lui redonner vie).

Si l'on ne tient pas compte de ces « gardiens du Graal » de la foi qui voient pourtant correctement la réalité, mais sans améliorer la situation (ou sans vouloir l'améliorer), il y a également dans l'église conciliaire des groupes qui approuveraient la position formulée plus haut : l'Eglise ne prétend plus à être la seule vraie. Si nous laissons de côté les gens d'Ecône et les membres de la Fraternité St. Pierre qui voudraient, à cause de points de vue idéologiques, détourner le regard de certaines réalités profondes du désastre de l'institution qui leur est présentée comme l'Eglise, il y a dans les deux groupes assez bien de clercs qui, au fond, partagent notre point de vue. Mais faute de soutien de notre part, ils ne trouvent pas le courage d'élever leur voix publiquement. Je pense aussi à des novateurs conservateurs qui avouent entre-temps ouvertement et par écrit, comme p. ex. l'évêque auxiliaire émérite Ziegelbauer, que le concile Vatican II est un échec. Tous, ils pourraient collaborer à diffuser la vérité fondamentale à savoir que l'Eglise est la seule vraie, l'institution fondée par Dieu, même s'ils n'ont pas encore une vision globale de la situation religieuse et théologique et comment, logiquement, nous en jugeons. (N.b. Le fait suivant peut servir d'exemple pour montrer que cette manière de procéder ne doit pas être nécessairement une non-réussite : il y a entre-temps plusieurs auteurs qui écrivent pour EINSICHT et qui se rapprochent lentement de notre position ; ils fournissent un apport considérable à notre engagement et à nos arguments, pour éclairer intellectuellement et spirituellement la situation présente très complexe occasionnée principalement par la corruption de l'institution de l'Eglise qui, en tant qu' institution, a l'obligation d'héberger la vérité et la morale. (Mais, comme elle ne le fait pas, la confusion générale est accrue ou bien la société civile, du fait qu'elle ne voit pas ce changement, est induite en erreur pour des questions importantes en matière sociale). De plus on arrive petit à petit à conclure que l'on peut, par la mise à jour des erreurs dans le domaine théologique, comprendre et éliminer aussi les déviations dans le domaine social.

Nous pourrions aussi citer la déclaration « Dominus Jesus » et la voir sous l'aspect d'une direction contraire ; elle a été écrite par le 'cardinal' Ratzinger. Je sais que certains n'auront qu'un hochement de tête et afficheront un sourire à cause de ma naïveté en lisant cette affirmation, mais malgré tout, il s'agit de voir aussi ce qui se passe dans le camp de l'adversaire, sans qu'il faille être aussi naïf de croire que Ratzinger maintenant a gagné le camp de ceux qui ont gardé la vraie foi. Toujours est-il qu'il a essuyé à cause de cette déclaration beaucoup de critiques. Le professeur Kasper, tout juste créé 'cardinal' à ce moment-là, n'a pu se retenir de déclarer que cette déclaration était « troublante » pour le dialogue œcuménique en désavouant précisément cette institution à laquelle il devait justement sa nomination.

Dans ce contexte j'attire de nouveau l'attention sur ce que Vittorio Messori a écrit dans le « Corriere della Sera » : « Seul le schéma idéologique pousse les « experts des affaires vaticanes » (qui se présentent comme tels) à présenter Jean Paul II comme le porte-étendard de la « droite conservatrice » et comme ennemi de la « gauche progressiste ». Or, en réalité, tout qui connaît depuis longtemps quelque peu la situation ecclésiastique sait que c'est exactement le contraire qui est vrai. Les Lefebvristes ne sont plus les seuls à accuser Jean Paul II de modernisme, d'hérésie et de calomniateur du passé de l'Eglise. Les congrégations, les secrétariats, les instituts de l'appareil catholique se sentent mal à l'aise et ont de plus en plus des soupçons. Chaque jour de nouvelles plaintes viennent s'ajouter au livre de doléances. Ce n'est pas un secret que Jean Paul II, lors d'un consistoire fit part de son souhait, de demander pardon pour « les fautes » de ses prédécesseurs, mais que la majorité des cardinaux s'y opposèrent.

Ce que je veux vous montrer, chers lecteurs, c'est que les novateurs ne forment nullement un bloc monolithique sur lequel les informations que nous venons de formuler glisseraient à terre comme des gouttes d'eau sur une peau de caoutchouc. C'est une question de sensibilité d'intervenir dans des discussions avec des arguments appropriés là où nos semblables rendent compte ouvertement des expériences négatives faites dans le domaine religieux. Le fait que l'Eglise ait cédé sur ses droits peut très bien se résumer symboliquement en mentionnant que Jean Paul II a embrassé le Coran. Ce fait saute tellement aux yeux qu'on peut le faire saisir aussi par des personnes qui sont théologiquement plus faibles tout en étant conscientes de certaines idées et revendications que l'Eglise devrait poser. De plus, la perte de l'autorité des « églises » a pénétré la conscience de la société actuelle. C'est pourquoi même les managers et les chefs de grandes sociétés industrielles soutiennent les efforts en vue d'une réanimation de la vie spirituelle, parce qu'elle est nécessaire à la société. Us supposent que ces initiatives contiennent encore des idées catholiques. Ce vide spirituel est attesté par le cardinal Scheffczyk, taxé de conservateur, il est professeur émérite de dogme à l'Université de Munich. Il parle « de l'auto-destruction de l'Eglise par l'intérieur, lorsqu'il conseille aux catholiques qui, à cause des nombreuses falsifications de la foi s'interrogent sur cette 'église' et sont saisis de désespoir à son égard : « il faut être réaliste et concéder avec une sympathie profonde qu'il y a actuellement beaucoup de chrétiens qui se voient perdus, perplexes voire même déçus. » (Theologisches »,

Juillet 2002).

Il est de notre devoir de rappeler que, si l'Eglise ne revendique plus de représenter exclusivement la vérité révélée, elle ne peut pas prétendre à l'autorité non plus, car l'autorité ne se justifie que dans la responsabilité de la vérité et de sa diffusion. Etant donné que les clercs ont largement failli à leur tâche (-ils auraient dû travailler à la réédification de l'Eglise-) il nous appartient de nous adresser à des personnes qui s'intéressent au moins, afin de les éclairer sur la nature véritable de l'Eglise, en leur disant que c'est elle qui est la dépositaire de la vérité révélée absolue, tandis que 'l'église conciliaire' a misérablement trahi ce mandat.

**Traduction** : Abbé Paul Schoonbroodt, Steffeshausen/Belgique, le 27. janvier 2004

\* \* \*

## Communications de la rédaction

Chers Lecteurs,

Voici des communications qui traitent exclusivement de une thème : la diminution des dons reçus. Sans doute aurez-vous constaté, chers lecteurs, que notre périodique s'est nettement amélioré ces dernières années aussi bien pour ce qui de la présentation que du contenu.

Nous avons envisagé de réaliser un progrès quant au contenu et à la présentation, grâce aussi à une compétence excellente des auteurs, afin de vous donner, chers lecteurs, des informations plus amples et des aides pour une vie de piété remplie malgré les conditions extérieures qui vont en se dégradant ; celles-ci vous obligeront de plus en plus à vivre en chrétiens de la diaspora. Il vous faudra apprendre de plus en plus à être autonome afin de vous affirmer comme catholiques face au monde environnant.

Il semblerait que, malgré les efforts redoublés d'une meilleure présentation etc. du périodique, qui sont évidemment liés à des dépenses plus grandes, les lecteurs actuellement plus nombreux n'ont pas répondu par l'envoi de dons plus généreux. Il peut en résulter que nous devons songer à continuer éventuellement EINSICHT aussi sous d'autres formes de parution ; à moins que l'état actuel ne pourrait être amélioré par un regain d'intérêt. La base de l'édition d' EINSICHT assurée jusqu'ici, ne pouvait l'être que par la très grande fidélité de certains lecteurs qui nous ont soutenus financièrement pendant de nombreuses années. Par là il nous a été possible d'envoyer notre périodique gratuitement à des lecteurs dans les états de l'Est ou à des jeunes pendant leurs années de formation. (Nous avons l'intention de continuer ces envois gratuits aux lecteurs démunis !)

Sans doute il y a plusieurs raisons qui expliquent la disponibilité décroissante de nous soutenir financièrement :

- Dans le cadre d'un déclin de la vie économique une situation matérielle plus précaire,
- Un sentiment de résignation, parce qu'en Europe du moins, la situation ecclésiastique qui se présente, est de plus en plus déprimante,
- Un intérêt amoindri, particulièrement pour les tâches plus générales requises par un renouveau spirituel, parce qu'on s'est 'arrangé' c'est-à-dire parce qu'on a découvert entre-temps la niche qui nous convient - entre-temps il y a des traditionalistes forts, se contentent de messes simulées, messes 'anciennes' s'entend, mais qui sont célébrées par des laïcs (Il faut comprendre qu'il s'agit ici de célébrants qui ne sont pas validement ordonnés. Note du traducteur).

Je peux très bien me mettre à la place de ceux qui pensent ainsi. Mais il ne faudrait pas que cet isolement aille jusqu'à ne plus être capable ou prêt à tirer les conclusions de cet isolement en se désabonnant d' EINSICHT, car, si notre périodique n'est pas lu et jeté au bac à papier, cela n'a pas de sens que nous l'envoyions.

Tous les autres lecteurs -j'espère qu'ils sont conscients de la nécessité d'un périodique qui s'efforce intensément de porter de la lumière dans le brouillard spirituel de demi-vérités, de la corruption sémantique, la trahison et des sentiments erronés- je les prie d'assurer par un engagement financier plus intense que nous puissions continuer de publier notre périodique avec le même nombre de pages. C'est ce que je vous demande ici très cordialement !

Afin de poursuivre nos projets nous nous permettons d'ajouter à ce numéro un ordre de paiement pour ceux qui auraient oublié, à renvoyer à la rédaction.

Chers lecteurs, je me réjouis déjà d'avoir des contacts plus suivis avec vous à l'avenir et je vous remercie à l'avance pour votre soutien.

Eberhard Heller